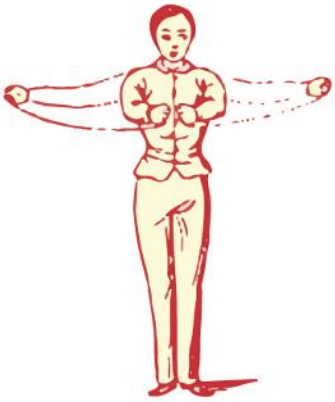


La dépression n'existe pas

Geert Hoornaert

La dépression n'est ni une structure ni un type clinique. C'est plutôt une catégorie dans laquelle on met tout ce qui a trait à une chute : de la déprime au syndrome de Cotard. Les binaires les plus élémentaires de la clinique classique y sont mis à mal : névrose et psychose, endogène et exogène, normal et pathologique, psychique ou organique [1]. Le *helplessness* de l'échelle de Beck, établie à partir de la réaction aux antidépresseurs de rats plongés dans l'eau, n'a aucun rapport avec l'*Hilflosigkeit* freudien, qui ne se réfère pas à une immersion dans un milieu, mais à un non-lieu absolu.

Accentuons donc la variété plutôt que la catégorie. Il y a la variété trans-structurale des humeurs dans les différents tableaux cliniques – un sujet hystérique peut déprimer quand sa vérité n'est plus écoutée ; un obsessionnel, quand son enfermement le suffoque ; un pervers, quand le partenaire de son contrat n'en veut plus ; un paranoïaque, quand les effets d'un passage à l'acte le dépassent. Et il y a, par ailleurs, l'écart entre le sentiment de vide dans le vécu des psychoses et l'appui que la névrose trouve dans le manque.

Il n'y a donc pas lieu de nier l'existence de phénomènes dépressifs : ils existent. La question concerne leur statut : peut-on parler de symptôme dépressif ? de phénomène ? d'émotion ? d'affect ? Aujourd'hui, la médecine est tentée d'en faire un vécu. Cependant, le sujet affecté ne sait pas toujours la cause de ce qui l'affecte [2], *de quel ciel cette espèce de noyau vécu nous tombe* [3].

Certes, la dépression se présente comme un affect. Elle semble ainsi s'inscrire dans ces expériences-types qui sont le lot de chacun : la vie même célèbre son épaisseur dans cette fluctuation entre *Allegro* et *Penseroso*. « Melancholy in this sense is the character of Mortality [4] », écrit Robert Burton, dans *Anatomy of Melancholy*. Ces fluctuations et cette complémentarité interdisent de faire de la dépression un symptôme. Cependant, l'affect ne semble pas suffire à circonscrire ce qu'on appelle *dépression clinique*. Celle-ci ne se réduit pas aux creux dans les vagues que le principe de réalité induit dans les

1. Cottet S., « Quelques idées directrices pour un congrès sur la dépression », *La Lettre mensuelle*, n° 149, mai 1996, p. 3.
2. Cf. Cottet S., « Gai savoir et triste vérité », *La Cause freudienne*, n° 35, février 1997, p. 33.
3. Cf. Lacan J., *Le Séminaire* livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière & Le Champ freudien, 2013, p. 172.
4. Burton R., *The Anatomy of Melancholy*, Londres, Penguin Classics, 2021, p. 148.

eaux du principe de plaisir, car la dépression s'accompagne d'une douleur, qui trahit la présence de quelque chose allant au-delà de ce principe.

Notre époque cherche à convaincre que la dépression est uniforme, qu'elle est partout, qu'elle nous submerge, en proposant une définition tellement large du phénomène qu'il devient « [d]ifficile de ne pas être déprimé [5] » ! Mais le danger peut être conjuré : il faut *penser à son bien-être*, *se détendre*, *faire face*, *écouter ses messages intérieurs*, qui diront comment être soi-même ! Ces messages font croire que l'accès à une vie épanouie passe par un rapport paranoïaque à soi-même, où on se scrute, afin de pouvoir promptement contrer ce qui, dans nos tendances, serait néfaste.

C'est la marque de l'intrusion de la science, qui s'est, après l'« effondrement de la sagesse [6] », proposée comme nouveau guide, en fournissant, notamment, à la dépression des métaphores causales. La connotation est d'abord géographique : l'individu – cet interface entre le corps et le monde – subit ce qui circule dans ce corps comme substances, ces humeurs qui le portent vers le haut ou le bas – il faudrait donc bien les doser. Vient ensuite la métaphore pneumatique du corps comme machine à pression, puis, avec l'essor de la notion de *burn-out*, la métaphore climatique, qui met la cause dans ce que l'ambiance fait au corps. Éric Laurent note « la fausse conception de la causalité [que la science] peut engendrer », c'est-à-dire « se vivre soi-même comme une machine. [...] Rien ne convient mieux à cette fausse conception de la causalité [...] que le binaire manie-dépression comme affect. Le sujet s'inclut au commandement soit en étant syntone à la règle, ou bien il est dépressif, et il n'est plus à la hauteur de la règle, il chute » [7].

La plainte du dépressif fait partie de ces demandes où, dans les dits du patient, l'être du sujet – *Je suis dépressif* – prime sur l'avoir des symptômes – *J'ai des problèmes*, *J'ai des doutes*, *J'ai des angoisses*. Dans la demande du dépressif, il y a souvent cette identification à ce qu'il serait, non pas en tant que supposition, mais en tant que supposé connu. Ce supposé connu motive, certes, la demande, mais fait obstacle à l'association libre, à l'hystérisation. Le sujet dit dépressif pousse loin cet attachement à la particularité de son symptôme, contre sa singularité [8]. Il se présente auprès du médecin en tant qu'exemplaire d'une classe, espérant qu'à l'accès freiné à la parole réponde le geste muet d'une prescription. Il consent à une objectivation. Dans la psychose, cette lâcheté des liens entre les phénomènes dépressifs et la supposition d'un savoir inconscient peut aller jusqu'à une demande d'euthanasie ou de suicide assisté.

L'affect ou le vécu dépressif n'est donc pas un symptôme d'emblée. Lacan ne parle jamais d'*interpréter* l'affect, mais de le *vérifier*. Dans « Télévision », il indique que le discours analytique permet de *vérifier l'affect* en le référant à la structure, à la thèse de l'inconscient structuré comme un langage.

---

5. Laurent É., « Difficile de ne pas être déprimé ! », *Quarto*, n° 93, septembre 2008, p. 5-8.
6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 374.
7. Laurent É., « Vers un affect nouveau », *La Lettre mensuelle*, n° 149, mai 1996, p. 8.
8. Cf. Lacan J., « Le rêve d'Aristote », *La Cause du désir*, n° 97, novembre 2017, p. 8.

Idéologie moderne de l'affect

Jacques-Alain Miller souligne que l'affect est aujourd'hui pensé comme ce qui donnerait un accès direct et authentique à la vérité : « Dans l'affect, le corps témoignerait à ses dépens de l'effet de vérité – dans la palpitation, la sudation, dans la trépidation, l'affect parlerait vrai. Et l'on étend à l'ensemble des affects la qualité de ce qui ne trompe pas [9] ».

En 1973, Lacan indique qu'il a fallu arriver au XIXe siècle pour que des médecins pensent « que l'affect, telles les alouettes déjà rôties, vous tombe dans le bec, adéquat ? *Adaequatio*, [...] à conjoindre cette fois *rei*, de la chose, à *affectus*, l'affect dont elle se recasera [10] ». Une telle lecture de l'affect amène à ce que la parole soit mise en doute quant à la vérité : tout ce qu'on peut dire s'avère alors mensonge, dissimulation, tromperie, tandis que l'affect, situé par la médecine et la psychologie contemporaines à la place de l'Autre de l'Autre, donnerait la garantie de la vérité d'un sujet. Selon ces discours, l'affect, en tant qu'adéquation avec la chose, serait « la dernière chose au monde que l'on ait à vérifier [11] ». L'affect serait vrai d'emblée, et il suit les variations simultanées de l'*Umwelt* et de l'*Innenwelt*, où le moi et le monde sont complémentaires. Dès lors, il y aurait, pour chaque dépressif, un *Umwelt* déprimant. Ainsi s'explique le succès planétaire du *burn-out*.

Cette médecine moderne, et sa psychologie, ne tiennent qu'à condition de forclore le sujet. *Forclore* en ce que si l'affect est le lieu où le sujet est soudé à sa vérité, il n'a plus à passer par la parole, piloté comme il est par un curseur qui rectifie automatiquement le comportement en fonction des modifications qui ont lieu dans un environnement. L'affect serait ainsi ce qui tend au rétablissement de l'harmonie de départ, « un remue-ménage dont se produit un meilleur arrangement [12] ». En signalant la vérité, l'affect devient la voie royale par où on pourrait se connaître – il suffirait d'*écouter ses émotions*, pour mieux intervenir sur son « dehors ».

La réponse de Lacan

À cette idéologie de l'affect, Lacan oppose deux choses. D'abord, il indique qu'il s'agit d'une régression au niveau de l'éthique. Historiquement, l'affect est abordé comme le signe d'un rapport tordu, fautif par rapport à un exigible, à une vertu – et cette vertu, comme les remèdes, varie au cours des époques. L'affect a quelque chose d'énigmatique : il ne va pas du tout de soi, il fait signe des embrouilles du sujet – Freud et Lacan parlent respectivement d'*affect déplacé* et de *senti-ment*.

Ensuite, l'affect n'est pas la voix du corps, car le parler du corps est perturbé par les mots, les signifiants, qui ont des effets de jouissance. L'affect vient à un corps, non que ce corps serait parcouru par des énergies naturelles, mais parce qu'il habite le langage [13]. Cette frappe du symbolique sur le corps est double : elle produit, d'un côté, ce que J.-A. Miller appelle une « *autrification* du corps [14] » – son découpage, sa

9. Miller J.-A., « À propos des affects dans l'expérience analytique », *Actes de l'ECF*, nº 10, mai 1986, p. 120.
10. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 524.
11. Miller J.-A., « À propos des affects dans l'expérience analytique », *op. cit.*, p. 121.
12. Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 524.
13. Cf. *ibid.*, p. 527.
14. Miller J.-A., « Les affects dans l'expérience analytique », *La Cause du désir*, nº 93, septembre 2016, p. 109.

dévitalisation, un vidage de jouissance –, et d'un autre côté, il y a production d'une jouissance, d'une quantité de libido baladeuse, non négativée. Lacan réunit ces deux effets paradoxaux dans un seul terme : l'objet *a* : *en-forme* qui condense la castration et ce qui se récupère de jouissance nouvelle sur fond de cette perte.

Vérifier l'affect

La vérification de l'affect implique de le situer dans ces articulations compliquées entre le sujet, le signifiant, le corps et cet objet *a*. Une première distinction importante est celle, structurale, entre névrose et psychose. L'autrification du corps dans la névrose produit une perte, perte de jouissance qui se détache du corps et qui va prendre la forme d'un objet : l'objet *a*. Cet objet, tombé du corps, évacué hors du corps, perdu pour le corps, est ce que le névrosé veut récupérer – ce *vouloir*, Lacan le nomme *désir*. Cet objet que le langage a séparé du corps du sujet fonctionnera dorénavant comme objet qui cause le désir.

Qu'est-ce que le désir ? « [R]ien d'autre, répond Lacan, que ce qui supporte le thème inconscient, l'articulation propre de ce qui nous fait nous enraciner dans une destinée particulière, laquelle exige avec insistance que la dette soit payée, et il revient, il retourne, et nous ramène toujours [...] dans le sillage de ce qui est proprement notre affaire ». Négliger cette affaire, c'est la *trahison de sa voie*, c'est *céder sur son désir*, c'est *renoncer à sa perspective* [15], et ces formes de renoncements se paient de dépression.

Cette extraction d'une quantité de libido hors du corps n'a pas lieu dans la psychose, ce qui modifie la place de l'affect. De par la forclusion, qui est refus de la perte, l'objet n'est pas séparé du corps, ce qui expose le sujet à un retour de la perte dans le réel, pouvant entraîner le sujet dans une identification de son être à l'objet perdu, sans qu'il puisse avoir recours aux mécanismes du deuil – mécanismes qui impliquent que l'objet perdu soit localisé dehors, séparé du corps. Freud le désigne comme l'ombre de l'objet qui tombe sur le moi. La mélancolie est un cas extrême de mortification qui ne se retrouve pas dans toutes les psychoses. Néanmoins, ce qui s'y retrouve chaque fois, ce sont, indique J.-A. Miller, des troubles de l'animation du sujet, de sa vitalité, qui témoignent d'une atteinte plus ou moins prononcée du sentiment de vie – atteinte pour laquelle le terme d'affect est insuffisant.

Ces distinctions sont fondamentales en ce que la vérification de l'affect en dépend.

Dépressions névrotiques

Dans les dépressions dont le modèle est le deuil, ce sont soit les objets et la vie soit le sujet lui-même qui perdent leur valeur agalmatique. Le sujet n'arrive plus à investir les objets, le désir est empêché, car le manque qui fait l'attrait de l'objet vient à manquer. Cela donne une clinique de la satiété, de ce qu'on appelait jadis *acédie monastique*, où les objets, le monde perdent leur attrait. Dans ce type de dépression, c'est comme si le sujet n'arrive plus à entretenir ce rapport spécifique, singularisé, à son objet-cause – plus rien ne le tente, plus rien ne le motive, son monde devient grisâtre. Les objets, qu'ils soient de désir, d'amour, de commerce, semblent avoir perdu leur statut

15. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 368 & 370.

« consolateur », terme par lequel Freud désigne les objets qui doivent consoler le sujet de la perte originaire. Les consolations ne consolent plus, et le sujet est alors exposé à l'inconsolable de la perte originaire, de la castration.

Et il y a le cas où le sujet n'arrive plus à s'apprécier. À la suite d'un évènement, ou de par sa position dans le désir de l'Autre, il n'arrive plus à se sustenter dans des images aimables, à se tenir dans le narcissisme, à se soutenir par l'imaginaire phallique qui le soutenait jusque-là. Il se pourrait que le sujet ait trahi son désir, reculé devant un choix ou une impasse, renoncé aux exigences de sa vie pulsionnelle, se soit perdu à la suite de dérobades diverses ou de sacrifices au nom du Bien. Il se pourrait que le sujet vienne d'être abandonné par un proche, par un amoureux, ou qu'il ait perdu ce qui lui était cher. Il se pourrait aussi que le sujet ait été affecté par des paroles le concernant, paroles qui l'ont blessé ou qui l'ont destitué de la place d'où il se voyait aimable, paroles auxquelles son corps a été sensible. Il tend à s'identifier à *a*, à un objet dont la valeur est abandonnée.

Dans les deux cas, c'est dans articulation entre l'objet-cause et l'objet *plus-de-jouir* qu'une modification aux effets déprimants surgit. Quelque chose de l'efficacité de $\$ \lozenge a$, de sa dynamique vivifiante, chute. Cela va plus loin qu'une oscillation *triste/gaie* dans le moteur du vivant, puisque c'est l'arrêt même de ce moteur (la cause, et non les effets) qui est en jeu. La machine du désir tourne en effet autour de l'objet, inséré dans un fantasme, qui, lui, oriente la *pousse-à-la-récupération*. Si ce moteur se braque, cela se répercute au niveau du sentiment de la vie. La douleur qui va avec la déprime, l'absence de discours sur le sexe chez le déprimé, et l'inhibition du corps, où la pulsion se manifeste par une chute de l'animation, en fait autre chose qu'une simple émotion.

Lacan se montre critique à l'endroit de la théorie de l'énergétique des affects (il y aurait des hauts, des bas), où la déprime serait une baisse dans l'ondulation de la pulsion, une chute de son efficacité. Ce serait oublier l'indication de Freud : « la pulsion n'agit jamais comme une force d'impact momentanée, mais toujours comme une force constante [16] ». Autrement dit, si la pulsion à l'air d'être au bas, ce n'est pas qu'elle s'est vidée, mais qu'elle se satisfait ailleurs. Il y a des vicissitudes de la pulsion, il n'y a pas de vidage quantitatif : la pulsion est matière de placements, de retraits, d'investissements, d'une économie, mais pas d'une énergétique.

Inhibition, tristesse, dégoût de soi, deuil, morosité, mauvaise humeur sont autant d'affects qui font signe du rapport complexe que le sujet est sommé d'entretenir avec cette force constante de la pulsion. Le sujet se trouve entre deux exigences : quand il cède sur son désir pour la jouissance, il déprime ; mais quand il cède sur sa jouissance, c'est le surmoi qui le tourmente. Dans ce champ sans guide, l'égarement est de règle.

Dans son *Éthique*, Spinoza évoque les affects. Ce n'est pas, indique-t-il, la volonté qui peut gouverner les passions – il se démarque ainsi de Descartes. Jamais une idée, même vraie, ne peut avoir raison d'un affect, car le corps est en jeu. Un affect est une idée qui affirme une force au corps, plus ou moins grande. Un affect ne peut être

16. Freud S., « Pulsions et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Paris, PUF, 2010, p. 9.

supprimé que par un affect contraire ou plus fort – par un « transfert de puissance [17] ». Lacan reprend cela, en y ajoutant l'inconscient :

> « La tristesse, par exemple, on la qualifie de dépression, à lui donner l'âme pour support, ou la tension psychologique du philosophe Pierre Janet. Mais ce n'est pas un état d'âme, c'est simplement une faute morale, comme s'exprimait Dante, voire Spinoza : un péché, ce qui veut dire une lâcheté morale, qui ne se situe en dernier ressort que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure. [18] »

Il s'agit d'une notation décidée de la dépression dans l'ordre éthique, hors de toute pneumatique, et un déplacement de l'affect vers le rapport à l'objet et vers l'éthique du bien-dire lié à un « s'y retrouver [...] dans la structure ».

J.-A. Miller signale que l'expression *péché moral* est là pour « sidér[er] l'adversaire [19] », les psychophysiologistes, et non pour en rajouter face au déprimé. La formule « faute morale » est la contribution analytique au savoir sur le déprimé. Elle se réfère à l'opération la plus fondamentale du discours analytique, à son principe de départ : injecter le sujet dans le réel des symptômes – ce qui fait que la psychanalyse se distingue de la médecine et de la science. C'est aussi conforme à ce qu'est un sujet, ce qui le distingue d'un individu. Prenons, comme exemple, le *survivor guilt*, le sujet, qui a eu la chance de survivre à un désastre ou à une tuerie, se sent coupable, voire déprime : *Pourquoi moi et pas les autres ?* Le sujet se réinjecte dans la cause, avec une obscure tristesse, avec un obscur *J'y suis pour quelque chose*. Ce qui semble le plus difficile à envisager, c'est que l'Autre manque, qu'on est parfois pur objet dans ce qui arrive, que le réel est sans loi et que notre « réalité » n'est en rien garantie. La faute morale et la dépression recouvrent alors la faute structurale, Ⱥ, l'*Hilflosigkeit* réel. Un écart se dessine là.

Faute morale, faute structurale

La faute morale lie la dépression à un manquement concernant l'acte, à un recul devant le désir, à une lâcheté dans le rapport du sujet à son Autre. Elle est l'affect qui se produit *faute de bien-dire* [20]. Cela suppose une continuité entre structure et parole, car on peut, avec le dire, avec la parole, se « retrouver [...] dans la structure », dans l'inconscient.

Qu'est-ce que bien-dire, quand ce qui serait à dire, ne peut, matériellement, ne pas se dire entièrement ? Lacan commence en effet « Télévision » en indiquant que la vérité ne peut pas se dire toute [21]. Comment poser une continuité entre structure et parole quand la structure comporte un trou qui n'est nommable par aucune parole ? Comment se « retrouver [...] dans la structure » quand cette structure comporte un trou ? Et comment « s'y retrouver dans l'inconscient » quand l'inconscient ment par rapport au réel ? Est-ce que le bien-dire, fatalement, ne péchera pas aussi ?

---

17. Spinoza, « Les voies de la servitude. Proposition VII », *L'Éthique*. Et cf. Kriegel B., *Spinoza, l'autre voie*, Paris, Le Cerf, 2018, p. 363-364.
18. Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 525-526.
19. Miller J.-A., « Les affects dans l'expérience analytique », *op. cit.*, p. 110.
20. Cf. Cottet S., « La "belle inertie"», *Ornicar ?*, n° 32, printemps 1985, p. 74.
21. Cf. Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 509.

Dans « Télévision », Lacan délivre une boussole pour s'y retrouver dans le champ des dépressions selon que l'on réfère l'affect à l'Autre ou à l'Autre barré, c'est-à-dire à l'Autre en tant qu'il manque :

> « À l'opposé de la tristesse, il y a le gay sçavoir, lequel est, lui une vertu. Une vertu n'absout personne du péché, – originel comme chacun sait. La vertu que je désigne du gay sçavoir en est l'exemple, de manifester en quoi elle consiste : non pas comprendre, piquer dans le sens, mais le raser d'aussi près qu'il se peut sans qu'il fasse glu pour cette vertu, pour cela jouir du déchiffrage, ce qui implique que le gay sçavoir n'en fasse au terme que la chute, le retour au péché. [22] »

Le mouvement est le suivant : la vertu du bien-dire, du gay sçavoir résulte dans le retour au péché. Lacan introduit ainsi une scission, une différence entre deux péchés – la faute morale, signe d'un rapport distendu à l'inconscient, d'un recul devant l'Autre, et le péché de la structure, la faute dans la structure, où le bien-dire ne peut plus se référer à l'Autre, car ce dernier inexiste, manque : Ⱥ. Il propose alors une forme de bien-dire qui n'est pas une indexation de la faute par le signifiant, ni alignement de la parole sur la structure, mais une mise en résonance du signifiant et de la jouissance, qui, si elle ne peut se dire *toute*, peut néanmoins se *mi-dire*, c'est-à-dire raser le sens d'aussi près qu'il se peut sans qu'il ne fasse glu. Ce n'est plus nommer la chose fautive, ni continuer à espérer que le bien-dire nous dirait où est le Bien [23]. C'est plutôt un allègement de la faute et de la culpabilité par un acte par lequel le dire peut résoner avec la jouissance, et ceci grâce au trou dont l'Autre est marqué.

L'introduction par Lacan dans ce passage du péché originel relativise la puissance de la parole, ainsi que la tonalité surmoïque du *Ne pas céder sur son désir*, seule chose, dit-il en 1960, dont on puisse être coupable. Ce péché originel pointe vers une rupture entre structure et parole, vers un lapsus de la structure. À ce niveau-là, la dépression n'est pas un recul devant ce que le sujet aurait dû accomplir, mais la chute de la garantie de tout dire, la crise dans la consistance de l'Autre, la manifestation de l'inconsistance avec laquelle le sujet doit se débrouiller. Ceci implique moins une parole qu'un dire qui fasse décision. Lacan suit ici l'indication de Spinoza : le sujet doit se débrouiller avec ce qui est potentiellement déprimant, par un « transfert de puissance » – si le sujet n'arrive plus à mobiliser l'objet *a*, si le sujet, comme Lacan le dit dans son « Discours aux catholiques », « ne sait plus à son désir trouver son objet, et ne rencontre plus que malheur en sa recherche, qu'il vit dans une angoisse qui rétrécit toujours plus [...] sa chance inventive [24] ». Le refus de ce transfert mène, dans des cas plus extrêmes, à cette trop grande lucidité qui caractérise la mélancolie.

Le *Ne pas céder sur son désir* de 1960 devient, en 1973, se « retrouver [...] dans la structure » – la formule est moins exaltée. Si la dépression est un recul devant son désir, le viatique, c'est l'enthousiasme, voire l'exaltation de la cause du désir. Dans le Séminaire VII, Lacan prend Antigone en exemple, c'est-à-dire celle qui pousse cette

22. Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 526.
23. Cf. *ibid.*, p. 523.
24. Lacan J., « Discours aux catholiques », *Le Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, 2005, p. 20-21.

exaltation jusqu'à la mort, dans une révolte qui s'avère « travaillée par le suicide [25] ». Se « retrouver [...] dans la structure », qui inclut Ⱥ et l'objet *a* à côté du grand A, réintroduit un peu d'impureté, et si l'enthousiasme est invoqué, c'est surtout la joie, la gaieté, qui est l'affect nouveau : un savoir qui donne une place à la jouissance [26], en tant que cette jouissance est toujours « fautive » par rapport à la structure.

Avec Ⱥ, l'affect devient entièrement éthique. Une certaine forme de *Ne pas céder sur son désir*, si elle est reliée à une trop forte croyance à l'Autre, peut mener à l'acharnement, à la militance, aux passions sacrificielles de la belle âme face aux désordres d'un monde toujours trop fautif. Mais la chute de cette croyance en l'Autre connaît aussi ses risques, et nécessite aussi une éthique. Martin Luther a cette formule, qui souligne cette dimension du lâchage par l'Autre : « *Vous êtes le déchet qui tombe au monde par l'anus du diable.* [27] » Lacan commente que cela parle mieux de notre déréliction originaire que toutes ces choses qui remplissent la littérature analytique, et qui restent au niveau de ces « formes relativement tendres de l'abandon du sein maternel [28] ». M. Luther, par contre, nous renvoie à notre « exil, dit Lacan, [...] par rapport à quelque bien que ce soit dans le monde ». Il y a néanmoins un désaccord entre Lacan et M. Luther : aucun gay savoir chez ce dernier, juste une noirceur mortifère qui témoigne d'un refus ou d'un échec d'un « transfert de puissance » – ce en quoi sa doctrine voisine avec la psychose.

Le vide psychotique

Avec la psychose, on n'est pas dans une clinique du manque, mais du vide. Dans *La Conversation d'Arcachon*, J.-A. Miller donne une précieuse indication clinique : s'il n'y a pas le fonctionnement du désir, comme dans la névrose, ce qu'on trouve, c'est le désert. Si le désir est la métonymie du *manque-à-être*, le désert est la métonymie du défaut forclusif [29].

Vérifier l'affect, c'est donc aussi le référer de la bonne façon à la structure, ce qui demande au clinicien d'être attentif aux nuances, aux détails, à la singularité du vécu et à la tonalité des dits, pour savoir ce à quoi on a affaire. Ainsi, l'accablement n'est pas la même chose que la mortification, la nostalgie n'est pas équivalente à la mélancolie, la morosité n'est pas l'incapacité, être entravé n'est pas être pétrifié, prostration n'est pas perplexité, impuissance n'est pas inertie, lâcheté n'est pas lâchage, malédiction n'est pas condamnation... C'est dans ce qui habite les dits du sujet – désir ou désert – que le champ des dépressions perd sa fausse « consistance ».

La clinique du vide est une clinique qui ne ment pas, ce n'est pas une clinique des sentiments ou affects. Si le sentiment ment, si l'affect est déplacé, c'est parce qu'ils sont mobiles, substituables, interprétables. Le vide, par contre, ne relève pas de ce qui est traduisible – d'une certaine façon, il est la chose même, absence du sujet face au trou dans l'Autre.

---

25. Miller J.-A., « Comment se révolter ? », *La Cause freudienne*, nº 75, juillet 2010, p. 216.
26. Miller J.-A., « À propos des affects dans l'expérience analytique », *op. cit.*, p. 110-111.
27. Luther M., cité par J. Lacan, in *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 111.
28. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 111.
29. Cf. Miller J.-A., *in* Miller J.-A. (s/dir.), *La Conversation d'Arcachon*, Paris, Agalma, 1997, p. 282.

Si, dans la névrose, il peut y avoir une perte déprimante, il y a aussi la possibilité de surmonter cette perte, par un travail de substitution qui consiste à détacher lentement la libido attachée à l'objet perdu, pour la réinvestir dans un nouvel objet – c'est aussi ça le « transfert de puissance » de Spinoza. À ce sujet, Lacan commente, sous forme de boutade, le film *Hiroshima, mon amour* [30] : « n'importe quel Allemand irremplaçable peut trouver immédiatement un substitut parfaitement valable dans le premier Japonais rencontré au coin de la rue [31] ». Le bien-dire n'est d'ailleurs pas autre chose que la substitution d'une perte par un dire.

Tout comme un bien-dire n'efface jamais complètement la faute, aucun deuil, aussi réussi soit-il, n'équivaut à l'effacement total d'une perte : il y a toujours un reste, réel, qui se surmonte. C'est précisément ce qui échoue dans la mélancolie, qui témoigne de l'impossibilité de séparer la perte d'un objet du trou dans l'Autre. Si le lien à l'objet n'est jamais lâché dans la névrose, il est, pour le mélancolique, rompu : « La commande [de l'objet] lui échappe [32] », dit Lacan – ce qui n'indique pas une lâcheté dans le lien à l'objet, mais son lâchage. Le lien à l'objet lâche, plus rien ne relie le $\not{S}$ à *a*, et cette chute du fantasme produit une collusion entre le sujet et l'objet perdu. En cela, le mélancolique ne ment pas, mais il touche un réel : il se retrouve parfaitement dans la structure, qui, depuis toujours, nous lâche. Mais le mélancolique en déduit que mieux vaut ne pas être né. Là, la lâcheté ne se réfère plus à l'inconscient, mais au rapport à la pulsion, et relève d'« un surmontement, psychologiquement des plus remarquables », écrit Freud, « de la pulsion qui contraint tout ce qui vit à s'accrocher à la vie » [33].

Fin d'analyse plutôt maniacodépressive

Le temps de l'analyse n'est pas celui des ciels sombres, loin de là – c'est avant tout une expérience qui allège et vivifie –, mais des effets dépressifs attendent l'analysant. Ce ne sont pas des effets sauvages, car ils sont liés au travail et suivent la logique de la cure, c'est donc une déprime « sous transfert » qui peut surgir.

Le sujet qui vient à consulter un analyste témoignent combien vacillent ou commencent à l'encombrer ses assises identificatoires, ses assurances moïques, son *Je suis ceci*. Le sujet prend progressivement la mesure de la facticité de son identité, de son aliénation aux signifiants-maîtres, qui perdent leur valeur d'assise ; les oripeaux imaginaires qui le soutiennent dans sa brillance phallique tombent également.

L'expérience analytique n'est pas une expérience de récupération de ses capacités, ou de restauration des pouvoirs du moi. C'est d'abord une expérience de castration, de perte d'un moyen de jouir – l'opérateur phallique – malgré l'inexistence du rapport sexuel [34]. Au fur et à mesure de l'analyse, le sujet entrevoit de quel schéma il est captif, ce qui fait que le fantasme, qui prenait en charge l'exercice de la pulsion, perd de sa consistance. L'impératif surmoïque *Jouis !* ne trouve plus son traitement ni dans le registre phallique ni par l'appareil du fantasme. Ce « transfert de puissance » vers le surmoi, cette libération des exigences, explique l'émergence de la douleur.

30. Resnais A., *Hiroshima, mon amour*, film, France-Japon, 1959.
31. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 387.
32. *Ibid.*, p. 388.
33. Freud S., « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, *op. cit.*, p. 108.
34. Cf. Cottet S., « La "belle inertie" », *op. cit.*, p. 79.

L'analyse produit des effets de décollage par rapport au fantasme – l'analysant aperçoit que ce qui était sublime pour lui (l'objet de son fantasme) n'est qu'illusoire et que ce qui était sa « réalité » n'est que mirages du fantasme. Cet écart progressif entre l'Idéal et l'objet *a* fragilise le pouvoir du fantasme à assurer la régulation de la jouissance par le principe de plaisir, *renforçant ainsi les injonctions surmoïques* [35]. Mais cela entraîne une désorientation quant au désir, ce dernier étant assis sur le fantasme : « S'il est vrai qu'il n'y a pas d'autre signifiant du désir que le phallus, l'au-delà de l'objet phallique conduit à un au-delà du principe de plaisir dont le franchissement aboutit à une Autre jouissance qui n'est pas nécessairement enviable. [36] » Le sujet se trouve dans un état d'*Hilflosigkeit* devant un danger pulsionnel [37].

Quand l'analyse va vers sa fin, l'analysant entre, d'une certaine façon, en deuil. Son analyste continue à être l'objet qui cause sa venue à la séance, sa présence sur le divan, alors que l'analysant n'arrive plus à supposer, chez cet objet, le savoir. Il s'est détaché de l'analyste comme sujet supposé savoir, mais l'analyste fonctionne encore comme objet *cause du désir* : « C'est [...] autant que son deuil dure de l'objet (*a*) auquel il l'a enfin réduit, que le psychanalyste persiste à causer son désir : plutôt maniaco-dépressivement [38] », écrit Lacan. Autrement dit, le deuil ne surgit pas après la séparation d'avec l'analyste, mais doit s'accomplir pour que l'analysant puisse s'en séparer définitivement. François Leguil précise :

> « Cette expérience presque ultime de la cure est dans le composite d'une alternance [...] de l'exaltation d'un sujet soulagé du refoulement, ouvert au possible que l'instance paternelle, jusque-là, interdisait et de la tristesse signalant qu'au-delà de la réduction des idéaux, le sujet, privé des indications sur ce qu'il pouvait aimer, est à l'acmé de sa division par un objet que plus rien du narcissisme amoureux n'enrobe. [Le] "plutôt maniaco-dépressivement" [est] [t]angage du sujet privé de la boussole qui lui procuraient ses instances idéales, [affect qui indique] la destitution comme un constat des lieux après le passage des grands vents [39] ».

Quand le deuil s'achève, c'est le moment de passe : l'analyste est éjecté de sa place de cause, et l'inexistence de l'Autre se dénude, non plus dans une expérience d'*Hilflosigkeit*, mais comme constat indexé de certitude.

Entre le réel impossible à dire et le savoir, il y a une béance irréductible, un péché originel, avec lesquels il s'agit de se débrouiller autrement qu'avec la tristesse, la morosité ou la culpabilité : par un *savoir y faire* plutôt, où la joie a sa place.

Collège clinique de Lille — 11 janvier 2025

35. Cf. *ibid.*, p. 80.
36. *Ibid.*, p. 81.
37. Cf. Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 2005, p. 78.
38. Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 487.
39. Leguil F., « La clinique du "plutôt maniaco-dépressivement" et la garantie de l'École », *Revue de l'ECF*, nº 18, juin 1991, p. 120.